

Essai, rapport, ébauche de programme politique ?

J.-M. AUSSANT, C. BOLDOC, V. CÔTÉ, M. LABRECQUE-SAGANASH,
A. LANCTÔT, K. MAYRAND, G. NADEAU-DUBOIS, W. PROSPER ET
A. VADEBONCOEUR, *Ne renonçons à rien*, Montréal, Lux
Éditeur, 2017, 224 pages

Gabriel Arsenault

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arsenault, G. (2017). Compte rendu de [Essai, rapport, ébauche de programme politique ? / J.-M. AUSSANT, C. BOLDOC, V. CÔTÉ, M. LABRECQUE-SAGANASH, A. LANCTÔT, K. MAYRAND, G. NADEAU-DUBOIS, W. PROSPER ET A. VADEBONCOEUR, *Ne renonçons à rien*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, 224 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(3), 13-14.

L'air du temps

ESSAI, RAPPORT, ÉBAUCHE DE PROGRAMME POLITIQUE?

Gabriel Arsenault

Professeur adjoint en science politique, Université de Moncton

J.-M. AUSSANT, C. BOLDOC,
V. CÔTÉ, M. LABRECQUE-SAGANASH,
A. LANCTÔT, K. MAYRAND,
G. NADEAU-DUBOIS, W. PROSPER
ET A. VADEBONCOEUR

NE RENONÇONS À RIEN

Montréal, Lux Éditeur, 2017,

224 pages

Voici un livre difficile à classer, quelque part entre le rapport d'enquête et l'essai. Il s'apparente aussi à une ébauche de programme politique pour Québec solidaire. Le document est ambigu.

UN RAPPORT

Rappelons rapidement la démarche de Faut qu'on se parle dont l'ouvrage se veut «le bilan sensible». À l'automne dernier, un collectif de huit personnalités publiques de différents horizons de la gauche québécoise s'est engagé dans un vaste programme de consultation populaire. Du 11 octobre au 8 décembre 2016, le collectif a tenu dix grandes consultations publiques et 163 assemblées de cuisine dans toutes les régions du Québec, tout en récoltant des propositions citoyennes soumises par voie électronique. Le 16 février, le collectif bouclait la boucle en publiant Ne renonçons à rien.

QUE PENSER DE CETTE DÉMARCHE ?

On a déjà beaucoup souligné ses limites méthodologiques. Les citoyens consultés ne constituaient pas un échantillon représentatif de la population, la «gauche inclusive» y étant vastement surreprésentée. Le collectif semblait supposer naïvement qu'il s'agissait d'aller à la rencontre des citoyens dans leurs cuisines pour saisir la volonté générale. Et on a reproché à la démarche d'être en réalité surtout une façon de mousser le profil de certains membres du collectif – reproche qui a gagné du mordant depuis le saut formel de Gabriel Nadeau-Dubois en politique active, trois semaines seulement après la publication du livre.

Mais on a peut-être insuffisamment cherché à comprendre le succès de cette démarche, qui a quand même su mobiliser des milliers de citoyens. Le collectif n'ayant aucun pouvoir et ne pouvant rien «promettre», ce succès populaire est intrigant.

Dans son carnet de tournée, Alain Vadeboncoeur nous fournit peut-être une partie de l'explication. C'est avec surprise qu'il décrit ainsi la fin de sa première

assemblée de cuisine: «Chacun semblait heureux, comblé, et des larmes montaient aux yeux de plusieurs. On nous remerciait chaleureusement, comme si nous leur avions apporté quelque chose de précieux...» (p. 219). Difficile de ne pas ressentir de la tristesse en lisant ce témoignage: les citoyens se sentiraient à ce point isolés, atomisés et impuissants que le simple acte d'aller les écouter attentivement apparaît comme étant «quelque chose de précieux». Se pourrait-il que le succès populaire de Faut qu'on se parle tienne en bonne partie aux vertus thérapeutiques de l'écoute active?

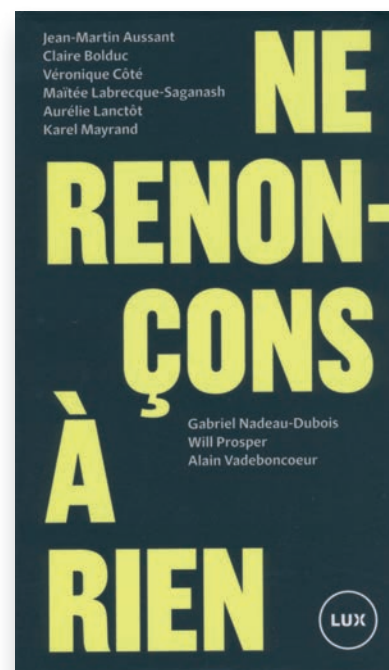
En ne se basant que sur l'ouvrage, il est difficile de le savoir. En effet, Ne renonçons à rien ne dit étrangement à peu rien sur la démarche de Faut qu'on se parle en tant que telle. Certaines statistiques auraient pourtant pu être facilement colligées et rapportées. Par exemple, chaque assemblée de cuisine portait spécifiquement sur trois des dix thèmes identifiés à l'avance par le collectif: il aurait été intéressant de produire un petit graphique en barres illustrant la popularité de chacun de ces dix thèmes. L'ouvrage rapporte que l'éducation fut «et de très loin» le thème le plus populaire. Cet énoncé est inutilement imprécis! On veut savoir: quel pourcentage des assemblées de cuisine a choisi de parler d'éducation? L'ouvrage rapporte également «l'assourdissant silence» (p. 69) concernant le thème de l'indépendance du Québec: encore une fois, il aurait été facile – et intéressant! – de quantifier ce «silence».

Hormis donc la section «carnets de tournée», qui fait en quelque sorte figure d'annexe, l'ouvrage constitue donc dans les faits surtout un essai, plus ou moins rigoureusement (on ne le sait trop) inspiré par la consultation populaire de l'automne 2016.

UN ESSAI, UNE PLATEFORME

Ne voulant pas s'embarrasser de statistiques, l'ouvrage cherche à esquisser une vision du Québec reflétant l'esprit des assemblées de cuisine et consultations publiques. Sans grande surprise, on donne à voir un Québec qui serait progressiste, égalitaire, inclusif, vert, où une grande partie de la gauche se reconnaîtra volontiers.

D'aucuns reprocheraient à ce «bilan» d'être idéologiquement plutôt fade et superficiel, de ne rien contenir de très original et de se distancer des propositions les plus controversées (comme toutes celles touchant à la fiscalité). Comme essai politique, on a effectivement vu mieux.



Mais considérant le genre hybride – en partie essai, en partie plateforme politique – de la bête, on peut aussi voir dans cet ouvrage une tentative courageuse de rebâtir une coalition permettant de (re)mettre le Québec sur le chemin de la social-démocratie et de l'indépendance.

La gauche québécoise est aujourd'hui fortement divisée en différents partis et en une myriade de causes individuelles, du végétalisme au municipalisme, en passant par les droits des LBGTQ2+ et des minorités racisées. On pourrait résumer l'essence de la démarche ainsi: «Cet éclatement ne nous rend pas service: faut qu'on se parle!».

Cet éclatement peut heureusement être dépassé, du moins en partie. Un exemple: l'économie sociale. Plus de vingt ans après la création du Groupe de travail sur l'économie sociale, les Québécois sont encore peu nombreux à être familiers avec le concept. Pourtant, une vision progressive de l'économie sociale pourrait selon nous faire l'objet d'un large consensus au sein de la gauche québécoise, qui pourrait sans trop de mal être convaincue que notre société aurait tout à gagner à privilégier le développement d'entreprises d'économie sociale plutôt que d'entreprises privées traditionnelles. Mais il faut faire preuve de leadership et faire l'effort de parler d'économie sociale à l'extérieur des cercles habituels. Or, c'est précisément ce que fait Ne renonçons à rien, en invitant par exemple le gouvernement à clairement favoriser les entreprises collectives au sein d'une politique industrielle écologique (pp. 158-160).

Il faut aussi souligner le leadership du collectif à propos de la question nationale. De toute évidence, les citoyens consultés ne pensaient pas beaucoup à l'indépendance. Les temps ont changé. En 1995, la gauche s'était très largement mobilisée en faveur de la souveraineté du Québec. Une telle «unité» au sein de la gauche apparaît aujourd'hui plus difficile. Ainsi, des dix



suite de la page 13

thèmes prioritaires identifiés en amont par le collectif, le seul à ne pas se retrouver dans les huit priorités (reformulées) identifiées en aval des consultations dans *Ne renonçons à rien* est l'indépendance du Québec. Sans surprise, aucun consensus n'a ici pu être dégagé lors des consultations. D'ailleurs, dans son carnet de tournée, Will Prosper (p. 214) révèle des dissensions à ce sujet à l'intérieur même du collectif, en confirmant que :

Lorsque vient le temps de parler de souveraineté, ma réalité correspond à celle de très nombreuses personnes issues de la diversité : nous observons le virage identitaire de certains indépendantistes avec la crainte qu'il mène à une diminution des droits et libertés de certains. Dans la foulée de tels mouvements populistes et des dérives qui souvent en émergent, un virage progressiste peut difficilement se reconnaître indépendantiste.

Comment remobiliser la gauche derrière l'indépendance ? D'une part, répondant à l'objection soulevée par Will Prosper, le collectif souligne l'importance de mettre de l'avant « une identité québécoise inclusive et plurielle » (p. 68-72). Dans le rapport d'étape de sa tournée de consultation populaire auprès des membres du PQ et autres personnes intéressées, *Oser repenser le PQ : retrouver l'esprit d'aven-*

ture, faire renaître l'espoir, Paul St-Pierre Plamondon en arrive d'ailleurs à une conclusion similaire et invite à cadrer le projet d'indépendance comme un projet fondamentalement antiraciste et anticolonialiste (p. 52).

D'autre part, à plusieurs endroits dans le texte, le collectif souligne la nécessité de l'indépendance pour réaliser un projet de société progressiste au Québec, que ce soit en matière de régulation bancaire, de transition écologique ou de réconciliation avec les peuples autochtones.

L'argumentaire peut sembler insatisfaisant. On reformulerait : si le Québec veut réaliser un projet de société, quel qu'il soit, de gauche ou de droite, il aura besoin de s'émanciper de la tutelle canadienne. Cela dit, dans un contexte où la gauche québécoise semble indifférente ou hostile à l'endroit de l'indépendance, il faut saluer tous les efforts du collectif pour la remettre au jour et la promouvoir autant que possible.

En somme, *Ne renonçons à rien* est livre qui n'est pas évident à « attraper ». Essai, rapport, ébauche de programme politique, l'œuvre de huit personnalités publiques aux priorités politiques distinctes en est une de compromis. Elle parvient toutefois à donner à voir un Québec progressiste « qui cherche à naître » et qui demeure travaillé par l'espoir de la complétude nationale. ❖

L'air du temps

SIMON-PIERRE BEAUDET

FUCK LE MONDE

Québec, Moul't Éditions, 2016, 274 pages

Du débordement, de l'excès et le dérèglement de tous les sens, voilà ce que Simon-Pierre Beudet appelle de tous ses désirs. La fête, après tout, est un moyen ancestral de redonner sens au monde, de renverser ses logiques et d'oxygéner une routine négligeant le fondamental besoin d'air. Cette folie qui soigne semble paradoxalement devenue, à l'heure où on subventionne à coup de milliard des multinationales comme Bombardier et où on construit un amphithéâtre pour une équipe qui préfère Vegas (ou cherche-t-on à rapatrier Céline?), un rappel du gros bon sens. Alors que la vieille capitale s'est distinguée dans les dernières années grâce à ses radios coulant comme des sacs percés sur les têtes du pauvre monde, la ville devenant le symbole d'un conservatisme autant moral que politique qui s'est installé au pays comme dans tout le champ occidental, l'auteur de *Fuck le monde* signe une réponse étonnamment lucide et nécessaire.

Recueil d'essais publié chez Moul't Éditions, «OBNL à la structure dysfonctionnelle» et donnant autant dans la poésie que dans la réédition de textes méconnus de la littérature québécoise, *Fuck le monde* rassemble des textes parus entre 2003 et 2016. Si l'influence des avant-gardes surréalistes et situationnistes y est patente, le souci stylistique décapant allant toujours de pair avec la critique révolutionnaire, force est de constater que *Fuck le monde* nous rappelle la pertinence du cri de dégoût face à une société trop souvent déprimante.

C'est d'abord le «dépressionnisme» qui est ciblé, celui du règne de la laideur urbanistique qui ne peut avoir que des effets néfastes sur nos vies. Pour en traiter, Beudet suggère un détour singulier : rappeler la triste stratégie anarchiste de la «propagande par le fait» qui a sévi en France à la fin du XIX^e siècle, période troublante d'attentats qui devaient entraîner, selon les terroristes, la transformation du monde. Quel est le lien entre les bombes de Ravachol et le boulevard Hamel? Une même politique de la laideur et du fait accompli.

À regarder l'urbanisme contemporain, on est en droit de se demander si les politiques d'aménagement du territoire ne sont pas influencées souterrainement par la stratégie anarchiste [...] Une publicité télévisée n'est rien en regard de l'existence ininterrompue d'un boulevard qui balafre la ville (p. 25).

L'auteur comprend comment le lieu a un effet sur le moral et comment la culture du tout à l'auto asphyxie l'esprit.

Au bout du compte, il n'est pas impossible que ce soit tout le continent américain qui soit colonisé sur un mode temporaire, tel un immense village minier, et que l'indifférence générale à la beauté ne s'incarne que dans les manifestations extérieures, l'homme en transit gardant tapi au fond de lui ce qu'il lui reste de son parcours d'étranger au monde dans lequel il se déplace (p. 98.)

Combien de fois, après tout, me suis-je surpris à confondre mon destin avec ces déchets délavés poussés par le vent puis écrasés au bord de la route?

Ce genre d'horreur et d'attaque à la dignité du paysage humain s'explique entre autres par le triomphe de l'économisme qui s'en prend aux institutions d'éducation depuis belle lurette. L'acharnement à hausser les frais de scolarité, la répétition incessante du même argument, celui de l'inévitabilité, jouent le jeu d'une normalisation de la petite misère. «Responsabilisation, dans notre monde administré, est synonyme d'intériorisation de la violence» (p. 45). Aussi, quand ce n'est pas à l'autonomie étudiante que la conspiration *dépressionniste* s'en prend, c'est à l'estomac, le cas de la multinationale Sodexo en faisant foi. Cette compagnie spécialisée dans les «clientèles captives» (en plus de gérer des cafétérias d'écoles, elle est impliquée dans les milieux carcéral et militaire) a su se faire justice sur le campus de l'université Laval grâce à un contrat d'exclusivité pour la «gestion des installations alimentaires». Elle a ainsi pu mater diverses initiatives étudiantes sous prétexte de compétition déloyale. «Pour faire accepter la mauvaise nourriture, la meilleure méthode est encore de l'imposer partout» (p. 42).

L'essayiste réussit à illustrer comment, par degré, s'impose un climat conservateur auquel il faudrait fatalement s'habituer. Il n'hésite pas à parler de «guerre culturelle». Il remarque l'effet des délires de tels animateurs qui canalisent la colère de leur auditoire contre les plus faibles plutôt que leurs patrons et gouvernants. Il comprend également que de tels discours peuvent prendre toutes sortes de formes et s'adresser à divers publics. L'élite intellectuelle conservatrice n'échappe pas à ces courants haineux. Beudet établit des liens : si la violence des radio-poubelles peut écœurer, le recours aux belles lettres n'est pas garant de hauteur éthique pour autant.

Fuck le monde frappe fort et va bien au-delà de la révolte adolescente à laquelle pourrait nous préparer son titre. Mais peut-être vais-je trop loin. Peut-être qu'en fait, c'est à cette révolte que Simon-Pierre Beudet veut nous rappeler pour nous montrer à quel point elle est aujourd'hui nécessaire. Après tout, le «no future» est une autre façon de nommer les impasses du présent. On ne se sortira pas de ce monde. On peut donc penser à le changer.

Simon Leduc

Professeur au département de français et de littérature du collège Montmorency

